



BASOKIN

ENTRETIEN AVEC MOPERO ET MICHEL WINTER

Le nom de Basokin vient à la fois du peuple basongye et de la ville de Kinshasa. Mais la capitale de la République du Congo n'est pas dans la région des Basongye...

Michel Winter, producteur du groupe : Le groupe a été créé il y a une trentaine d'années pour les Basongye à Kinshasa. La ville est, d'une certaine manière, cosmopolite : la diversité du Congo est au moins aussi grande que celle de l'Europe occidentale. Il y a cinq langues officielles mais on en a répertorié environ cinq cents – pas des patois ou des dialectes, mais cinq cents langues différentes. J'ai le souvenir d'une carte des langues du Congo belge établie par les jésuites, qui en mentionnait certaines dans la marge par manque de place. D'ailleurs, tous les chanteurs de Basokin ne s'expriment pas dans la même langue, même s'ils viennent tous du Kasaï – une région presque aussi grande que la France et divisée entre plusieurs provinces. Ils chantent principalement en kisongye mais, à Kinshasa, ils chantent aussi en lingala quand on le leur demande.

Mopero : Basokin est un groupe tradi-moderne. Notre musique est issue du folklore basongye, modernisée grâce à certains instruments. Même si nous avons des guitares électriques, nous exploitons les rythmes des ancêtres, dans l'ancienne province du Kasaï oriental.

Michel Winter : Le tradi-moderne est né à Kinshasa, tout simplement parce que l'environnement y est extrêmement bruyant : on a électrifié la musique pour se faire entendre. Mais, en utilisant du matériel de sonorisation de récupération et des équipements bricolés, la distorsion et les accidents du son ont fini par transformer la musique.

L'activité de Basokin est-elle comparable à celle d'un groupe occidental, qui joue dans des salles de concerts et enregistre des albums ?

M.W. : Comme dans tous les groupes tradi-modernes, les musiciens jouent pour leur communauté. Deux ou trois fois par semaine, ils jouent dans un bar où se retrouvent des Kinois originaires du Kasaï. Mais le plus important est leur participation aux rituels. Pour les mariages et les deuils, il faut beaucoup de musique. Les rituels de deuil durent toute la nuit et même souvent parfois plusieurs nuits de suite, ce qui mobilise plusieurs orchestres qui se relayent. C'est cela, la principale activité de groupes comme Basokin. De toute manière, il n'y a pas vraiment de concerts au Congo. Seules des stars du ndombolo comme Werrason ou feu Papa Wemba peuvent en faire. La plupart du temps, il s'agit d'événements promotionnels organisés dans les stades par des marques de bière ou des enseignes de téléphonie. Il n'existe aucune organisation de concert qui couvre tout le pays, notamment en raison des problèmes de transport – beaucoup de liaisons internes ne sont possibles que par avion. Parfois, des acteurs culturels émergent timidement mais leur situation est extrêmement compliquée. Ça avance puis ça recule... En République du Congo, ce n'est pas le ministère de la Culture qui finance la création, mais les artistes qui financent le ministère de la Culture. Par exemple, pour jouer à l'étranger, les musiciens doivent payer au Ministère une autorisation officielle de sortie, puis payer pour les visas, puis payer encore à l'aéroport. Mais on sait que ce pourrait être l'État le plus riche du monde, et qu'il n'en est rien. Le Congo n'investit absolument pas pour sa culture.

M. : C'est très difficile de vivre de la musique au Congo. Le pays ne marche pas bien. Mais on ne se laisse pas faire. On se débrouille et on est toujours là. Nous continuons l'œuvre commencée il y a trente ans.

Basokin a-t-il beaucoup changé d'effectif depuis sa création ?

M. : Je suis dans Basokin depuis quinze ans. Il y a dans le groupe un papa qui y joue depuis plus de vingt ans, les autres sont là depuis trois à cinq ans.

M.W. : Le fait que les groupes jouent beaucoup pour des rituels, pendant des heures et des heures, les amène à avoir des effectifs jusqu'à quinze ou vingt musiciens plus ou moins réguliers. Au début, Basokin était un groupe composé en majorité de petits fonctionnaires basongye du ministère des Finances. Mputu Ebondo, chanteur et fondateur de Basokin (il est célèbre sous le nom de Mi Amor), était bibliothécaire au Ministère. Mopero appartient à la première génération de musiciens qui n'a pas un autre emploi en même temps.

M. : J'étais le seul garçon de ma famille. Je suis né en 1970 et j'ai fait des études d'informatique. Mais mon seul métier, c'est la musique. Avant d'être dans Basokin, je jouais dans des groupes modernes.

On vous voit également dans le film *Félicité* d'Alain Gomis, au sein d'un autre groupe, Kasai Allstars, avec d'autres membres de Basokin. Depuis presque dix ans, ce groupe enregistre et tourne à travers le monde. Quel est son objet ?

M.: Dans Basokin nous jouons seulement de la musique basongye. Kasai Allstars réunit des musiciens de cinq groupes pour jouer ensemble les musiques de différentes régions et différentes langues du Kasai. Ce groupe vient en Europe depuis 2007.

M.W.: Kasai Allstars a été créé pour l'exportation, pour ouvrir la voie aux musiciens et aux groupes du Kasai, en présentant leur diversité. À Kinshasa déjà, les membres des groupes tradi-modernes ont l'habitude de travailler les uns avec les autres. Ils sont assez solidaires, puisque confrontés aux mêmes difficultés, y compris concrètes, notamment pour le matériel de sonorisation.

La danse a une grande importance pour Basokin.

M.W.: Dans les groupes de musiques urbaines, on adapte et on mélange des danses de différentes ethnies. Or chaque ethnie a ses propres danses. Dans le Kasai, les fonctions des danses rituelles peuvent être les mêmes mais les mouvements ne sont pas semblables. Alors les filles de Basokin pratiquent vraiment les danses caractéristiques des Basongye. La seule différence est que ces danses sont peut-être devenues un peu plus sensuelles à Kinshasa qu'au Kasai.

Basokin joue les rythmes traditionnels du Kasai, mais avec des compositions originales. Que racontez-vous dans vos chansons ? Des histoires d'amour ?

M.: Il y a quelques chansons d'amour, mais elles ne sont pas beaucoup exploitées. Nous faisons surtout des chansons pour éduquer, pour conseiller, pour aider le peuple à se développer. Quand nous composons, c'est toujours lié à l'époque et aux problèmes qui se posent dans la communauté. Par exemple, pour dire aux gens qu'il ne faut pas que la politique nous sépare, que même si l'on est membre d'un parti politique, le plus important est d'abord d'être congolais. Pour développer notre pays ou notre région, seule l'union fait la force.

M.W.: Nous sommes dans une tradition africaine de culture orale. Depuis toujours, la musique a une fonction éducative, un peu comme celle des troubadours ou des chanteurs des rues qui s'adressaient jadis à un public illettré en Europe: il s'agit de transmettre des messages à la communauté mais aussi de raconter l'histoire collective. Basokin, comme beaucoup d'autres groupes tradi-modernes, délivre des histoires morales sur la vie publique, donne des conseils sur la santé, sur la manière de se protéger pour protéger les autres, sur la façon de se comporter en bon Congolais... Ce n'est pas au sens propre de la chanson politique, c'est plutôt un propos citoyen.

Propos recueillis par Bertrand Dicale



6 AU 26 JUILLET 2017

Tout le Festival sur festival-avignon.com
f t i s #FDA17